

Virginie Ollagnier

TOUTES CES VIES
QU'ON
ABANDONNE

ROMAN

Éditions Liana Levi

Virginie Ollagnier, née à Lyon en 1970, est formatrice en communication écrite et en ergonomie, et scénariste de la bande dessinée *Kia Ora. Toutes ces vies qu'on abandonne*, son premier roman, a été très remarqué et apprécié : prix Coup de cœur du roman historique (Blois), prix du Premier Roman des mots Doubs (Besançon), Deuxième Prix Littéraire d'Ambro-nay, pris des Lecteurs du Méridien 2007 (Tarbes), prix Jean-d'Heurs (Verdun), prix du Premier Roman du Touquet, prix Jean Monnet des lycéens (Cognac), prix de la Librairie Hisler Even (Metz), sélectionné pour le prix des Lycéens PACA 2007/2008, sélectionné pour le prix Inter-CE Acener 2008 et sélectionné dans le cadre de l'opération nationale du Syndi-cat de la Librairie française « L'été des libraires 2007 ».

DU MÊME AUTEUR

Kia Ora
vol. 1, Le départ
(en collaboration avec Efa et Olivier Jouvray)
Bande-dessinée
Vent d'Ouest, 2007

Kia Ora
vol. 2, Zoo humain
(en collaboration avec Efa et Olivier Jouvray)
Bande-dessinée
Vent d'Ouest, 2008

L'Incertain
Liana Lévi

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-7578-0581-7
(ISBN 978-2-86746-432-4, 1^{re} publication)

© 2007, Éditions Liana Levi

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Olivier

*« Hélas ! tout penseur semble avide
D'épouvanter l'homme orphelin ;
Le savant dit : Le ciel est vide !
Le prêtre dit : L'enfer est plein. »*

Victor Hugo, « Caeruleum Mare »,
dans *Les Rayons et les Ombres*

Mercredi 4 décembre 1918

Sa robe soulevée jusqu'à la naissance de ses bottines crottées, vraiment cela ne faisait pas sérieux. Claire le pensait bien, mais s'en moquait. De toute façon elle était pressée et personne ne levait les yeux sur elle. Elle avait bien plus peur que la pluie ne fasse boucler ses cheveux de novice. Claire les ramena sous son foulard d'un geste vif. La dureté de l'air glacé dans sa poitrine se faisait sentir, mais elle ne ralentit pas.

Les soldats qu'elle dépassait arrivaient des derniers hôpitaux de campagne qui les renvoyaient chez eux, maintenant que la guerre était finie. Finie était un bien grand mot quand elle les voyait dans les ambulances. Ils arrivaient comme ce matin, par vagues, en train, tous ensemble, comme s'ils obéissaient une dernière fois à un ordre lointain, rentrer à Annecy. Elle se disait que l'hiver était la saison qui convenait à la désolation. Des hommes marchant seuls dans l'angoisse de retrouver leur famille. Lors de leur première arrivée, elle les espérait chantant presque leur joie d'être de retour, mais elle avait vite compris le silence obstiné de ces survivants.

Elle hâta son pas. Il fallait qu'elle arrivât avant eux pour les orienter. Être là, tout simplement. La pluie était plus fine à présent, mais le froid ne lui parut que plus intense. Elle glissa, se rattrapant au bras d'un soldat qui lui sourit à peine. Elle s'essouffait un peu et ses joues lui semblaient amidonnées. Au bout du chemin,

les portes de l'hôpital étaient ouvertes et les premiers soldats entraient déjà dans la cour. La longue colonne d'uniformes trempés avançait. En la voyant ils s'écartaient, lui cédant le passage sur les pavés. Parfois l'un d'eux la taquinait. Alors elle s'arrêtait pour chahuter avec lui, si heureuse de voir la vie continuer, pour certains, juste un instant.

« Claire ? Viens m'aider s'il te plaît. »

Josette, une infirmière, faisait descendre une de ces gueules cassées de la charrette. Le jeune homme retint sa salive en faisant un bruit de succion, comme un siphon. Il essuya le trou de sa bouche avec sa manche de manteau, y laissant, brillante, la trace de son infirmité. Ses mains étaient belles et longues. Claire le soutint et l'aida à descendre doucement. Il portait sur le visage une gaze cachant misérablement les pièces métalliques du progrès médical. Elle lui glissa dans la main un mouchoir brodé par les religieuses. Chaque matin, sœur Marthe en mettait quelques-uns dans ses poches.

« Tu t'appelles comment ?

– Chechachieu Chules. »

Il s'accrochait à sa pèlerine de novice, la regardant droit dans les yeux. Elle ne cilla pas. La douleur était son quotidien. Elle lui sourit doucement en caressant ses cheveux bouclés et il posa sa tête sur son épaule. Pas plus lourde qu'un coquillage, cette oreille contre la sienne. La jeune fille sentit la respiration du soldat s'arrêter, son ventre se contracter et comprit qu'il allait pleurer et qu'il faudrait qu'elle soit forte, une fois encore.

Il pleurait comme s'il était seul, en marmonnant. Claire lui caressa le dos, et lui dit des paroles apaisantes. Des paroles qui, espéra-t-elle, le soulageraient. Le temps lui manquait toujours dans l'afflux cruel de

soldats, et elle en souffrait. Lorsque le souffle de Jules se fit plus frais dans son cou, que la chaleur de la peine se tarit, elle l'entraîna vers le hall de l'hôpital et l'assit sur un banc avec plusieurs soldats qui attendaient déjà. Claire s'accroupit pour lui demander sa lettre de démobilisation. Après une caresse sur le genou, elle alla afficher son nom sur le mur du fond. Un nom parmi tant de nouveaux alors que la matinée n'était pas avancée. Tournée vers la salle bondée de familles dans l'attente, elle appela :

« Madame Chevassieu ? » Une femme fendit la foule. Elle écartait résolument des bras tous ceux qui ralentissaient sa traversée.

« Jules Chevassieu ? »

– Oui, il est dans le fond, sur le banc. »

Comme elle partait déjà, Claire la retint. La femme protesta des yeux. Avant toute explication, Claire attendit qu'elle se soit vraiment arrêtée et surtout qu'elle l'écoutât.

« Il faut que je vous parle... madame Chevassieu, votre mari est blessé, gravement. Certainement plus gravement que vous ne pouvez l'imaginer... Avez-vous vu des soldats blessés, en ville ? »

Elle dit oui de la tête, mais la tête ne remonta pas, le menton collé à sa poitrine, et les larmes se noyèrent sur ses chaussures mouillées. Claire lui offrit son bras.

« Vous voulez y aller maintenant ? murmura-t-elle. Vous savez, il ne sait pas s'il doit vous attendre, il ne sait pas si vous voudrez encore de lui, il ne sait plus rien de vous, comme vous ne savez plus rien de lui. Vous avez peur tous les deux... Ça va ? Ça va aller ? »

La femme articula doucement un oui. Claire lui donna un mouchoir brodé. Elle lui montra du doigt son mari recroquevillé, dissimulant en vain sa nouvelle béance. Madame Chevassieu serra le bras de la novice puis la regarda un instant avant de parler.

« Quel âge avez-vous ma sœur ?

– Je viens d’avoir dix-huit ans. »

Elle fixa cette jeunette si vieille déjà et sourit en s’essuyant les yeux dans le mouchoir. Claire l’accompagna, sans la soutenir. Madame Chevassieu s’était redressée, faisant face, dans une respiration calme, à cet étranger qui lui avait été si familier. Jules se leva, les bras ballants comme pour montrer que la guerre ne lui avait emporté que le visage. Claire les laissa, deux êtres fondus, l’un contre l’autre, secoués par les mêmes sanglots, dans la même angoisse. Elle respira un grand coup et sortit dans la cour pour accueillir d’autres soldats.

Il en arrivait sans arrêt. Depuis les escaliers, elle les voyait petits, grands, mais tous voûtés dans l’appréhension du retour.

« Claire ! On a quelque chose pour toi ! »

Le brancardier Escudier l’interpellait. Il montra de loin une masse sous une couverture. Rien ne bougeait. Des soldats qui mouraient ici, ça arrivait rarement. Claire descendit l’escalier et accéléra le pas. Elle souleva la couverture sur un grand corps en position fœtale. Ses lèvres étaient bleues. Elle se pencha pour écouter la respiration et se releva brusquement.

« Il pue hein ? » rigolèrent les brancardiers devant le visage de Claire qui grimaçait.

« Un bain chaud, tout de suite ! Il est vivant. »

Les brancardiers coururent, bringuebalant la civière jusqu’au pavillon de désinfection.

« A-t-il été vu par un médecin ? demanda-t-elle en trottant à leurs côtés.

– Non », répondit Escudier.

Elle les précéda, leur ouvrit les portes pour les laisser passer et indiqua un lit où le poser. Elle se précipita vers l’armoire pour y chercher des couvertures.

« Mon Dieu ce qu'il doit avoir froid. Vous m'entendez, monsieur ? »

L'homme ne réagit pas. Elle le frictionnait tout en demandant s'il restait de l'eau pour un bain. Germaine, une infirmière, lui dit qu'ils étaient tous pris pour l'instant, mais qu'elle lui garderait une place dès que possible ; Claire le lui confia. Il fallait qu'elle s'occupe des autres. Ils étaient toujours agglutinés dehors sous la pluie, la vie civile ne pouvant défaire ce que la guerre avait façonné.

« Essayez de lui faire boire une soupe chaude, il est vraiment gelé. Et il faut prévenir un médecin », demanda-t-elle à Germaine qui déjà reculait sous l'exhalaison d'ammoniaque du corps sans soin, qui lui piquait les yeux.

« Ne vous inquiétez pas Claire, je m'en occupe. » L'infirmière la poussa doucement vers la porte. « Je vais arriver à le réchauffer. »

Claire lui rendit son sourire, un sourire plein d'indulgence.

« Merci Germaine. Avez-vous un parapluie ? »

– Oui, mais c'est celui de votre patron. Je lui dirai que vous l'avez pris.

– Tournier est là ?

– Il est ici. Mais où, je ne sais pas. Filez maintenant. »

Claire prit le parapluie et sortit. Elle abrita un soldat amputé d'une jambe qu'elle accompagna dans le hall avec les autres. À peine entré, il chercha des yeux sa femme au fond de la salle et brutalement s'élança sur ses béquilles. Claire courut à ses côtés, les bras tendus pour le rattraper au cas où il trébucherait. En face arrivaient une femme et trois enfants.

« Geneviève ! Les enfants ! »

– Papa, tu sens le chien mouillé, cria la fillette qui se jetait dans ses bras.

– Il s'appelle comment ton papa ? demanda Claire au petit dernier resté un peu à l'écart.

– Jean Tagliatela !

– Alors je vais le noter sur le mur, comme ça, si ses amis le cherchent, ils sauront où le trouver. Ne pleure pas chéri, il est là maintenant. » Elle le saisit dans ses bras et le confia à son père toujours en équilibre précaire.

« C'est bien toi Jean Tagliatela ? demanda l'enfant pour confirmation.

– Oui, mon p'tit gars ! » sanglota le père découvrant son enfant.

Dans la cour, une femme descendait d'une ambulance. Claire lui tendit ses mains, elle ne les vit pas. Elles n'étaient pas si rares, ces infirmières mutilées.

« Donnez-moi vos mains, je vais vous guider jusqu'à l'entrée de l'hôpital. Vous avez de la chance, j'ai un parapluie.

– Je connais votre voix.

– Je m'appelle Claire, je suis infirmière à l'asile.

– Bien sûr ! Claire ! Je suis Suzanne. J'étais infirmière ici. Je suis partie sur le front en 16.

– Mais oui, Suzanne... Je ne m'attendais pas à vous voir ici. Comment allez-vous ?

– Comme quelqu'un qui a pris une bombe et un hôpital de campagne sur le dos... » Suzanne sourit, ses yeux se plissaient mais ne virent pas ceux de Claire. Elles approchaient de l'escalier quand Suzanne s'arrêta.

« Dis-moi Claire... Tu sais, je ne fais pas confiance aux autres... Mais toi, tu es infirmière aussi et tu es une femme... Dis-moi, à quoi je ressemble. » Claire allait lui répondre quand Suzanne reprit, autoritaire : « Dis-moi la vérité.

– Entrons nous mettre à l'abri et je te promets de

t'ausculter et de te dire la vraie vérité. Tu sais, une religieuse ne ment pas.

– Tu es nonne maintenant ? Je t'ai laissée petite souris dans les couloirs froids et tu es infirmière, religieuse...

– Novice...

– Tu fais la différence ? » Le visage de Suzanne interrogeait le front baissé, concentré.

« Oui. » Claire avait pris un ton plein de rigueur scolastique. Et Suzanne changea de sujet.

« Tu vois, moi je me demande quel homme voudra d'une femme aveugle qui se réveille toutes les nuits en hurlant et toi tu renonces à eux... Le monde est mal fait. Dis ? Il n'y aurait pas de la place pour la femme que je suis devenue, dans ton couvent ?

– Cherche d'abord cet homme qui voudra de toi. Dieu n'aime pas qu'on vienne vers lui par commodité... Et les femmes insomniaques encore moins...

– Cela te fait rire... la taquina Suzanne.

– Le rire nous soustrait à la gravité du temps présent... Non ? »

Suzanne accepta d'un signe de tête et Claire l'entraîna dans un box et tira les rideaux. Elle lui enleva son calot, ouvrit son manteau et lui retira ses gants. Après un silence qu'elle voulut neutre, elle décrivit ce qu'elle voyait.

« Écoute, tu as une cicatrice sur le visage, mais elle est sous le sourcil et l'arrondit juste un peu. Dans quelque temps, quand elle sera devenue blanche, on ne la verra plus. Voyons voir tes mains... La base de ton poignet gauche ainsi que l'avant-bras sont marqués. Tu as une longue cicatrice, large de quatre à cinq centimètres, mais elle est cachée par la manche. Tu ne pensais pas te promener bras nus ? Tu me diras, cela fera un joli nid à baisers...

– Dis, on grandit vite en temps de guerre ! » Suzanne

grondait sans conviction cette jeune femme qu'elle avait connue enfant.

« Surtout en soignant des soldats ! rétorqua Claire d'un ton léger. L'autre bras n'a pas souffert. Veux-tu que je continue ?

– Mon cou et mon décolleté, s'il te plaît.

– Une petite cicatrice sur la clavicule gauche. Rien de bien méchant. » Claire sentit son parfum. C'était un vrai phénomène en soi. Les femmes restaient des femmes malgré tout.

« Il fait un froid de canard ! On grelotte ici ! » Suzanne serra son manteau sur sa poitrine, puis agrippa la jeune novice dans un mouvement d'inquiétude. « Claire ? Je suis jolie ?

– Tant que tu ne dis pas aux garçons que tu cries la nuit, ils vont se bousculer !

– Chipie ! Vous êtes une vraie chipie ma sœur ! »

Elles sortirent de la salle d'examen.

Claire remarqua un couple qui la regardait avec surprise, s'attardant sur Suzanne.

« Dis-moi Suzanne, tu es prête ? Tu as de la famille qui arrive.

– Je crois que je vais pleurer...

– C'est le bon moment. Tout le monde pleure ici, c'est peut-être à cause de la pluie ? Va savoir... »

Suzanne ne répondit pas, elle avait déjà le visage dans le cou de sa mère. Claire se mit en retrait et allait les laisser dans les bras l'une de l'autre, lorsque le père passa à côté d'elle et lui chuchota qu'il la croyait morte. Il lui dit merci avant de disparaître à son tour dans leur étreinte.

Dans la cour, un médecin lui cria que Tournier la cherchait, en lui faisant de grands gestes devant le portail.

« J'arrive ! »

Claire fendit la foule.

Tournier était bien plus grand que les autres, elle le voyait de loin, habituellement. Pourtant elle le chercha des yeux et ne le trouva pas. Le même médecin lui fit d'autres signes, lui montrant la salle de désinfection du doigt, puis retourna à un soldat mutilé. Il pleuvait toujours. Elle ouvrit le parapluie et courut.

Son patron était bien là, debout au milieu de la salle, trempé. Il se retourna au bruit que fit la porte en se refermant et s'approcha d'elle pour lui serrer la main. Les moustaches blanches dont il était si fier tombaient lamentablement sur sa bouche, il essaya de leur redonner un pli, en vain. Il sourit.

« Bonjour, Claire. Quel temps ! » Il pointa du menton le soldat sous les couvertures. « Il n'a pas été lavé, ni nourri. Je crois que c'est le seul que nous ramènerons en psychiatrie ce matin. » Et, sur le ton de la confiance, il ajouta : « Je préfère que vous vous en occupiez personnellement. »

Tournier marchait lentement vers la cuisine tout en continuant à énumérer ses observations :

« Il ne réagit à aucun stimulus. J'ai peur que les infirmières ne le brûlent en essayant de le nourrir. Vous avez l'habitude, vous.

– Vous avez une petite mine... » répondit Claire. (Elle se permettait un certain degré de familiarité avec ce vieux monsieur, que cela enchantait.)

« C'est toujours agréable de se l'entendre dire... » Le ton était tranchant mais l'œil pétillait.

Il la prit par le coude et l'entraîna à l'écart, vers le lit de l'homme.

« Je vous rapporte un casse-croûte de l'asile vers onze heures. On mange ensemble, et vous me direz votre sentiment sur ce patient. »

Il s'était redressé et s'éloignait vers la porte, mais s'arrêta devant le rideau de pluie qui lui barrait la route.

« Claire, mon parapluie ! »

Elle vint à sa rencontre pour le lui apporter. Ses moustaches mouillées et ses cheveux blancs collés sur sa tête lui donnaient un air vieux et las. Elle lui sourit.

« Transmettez mes amitiés à votre femme. Je m'occupe du soldat... Des cornichons dans mon casse-croûte.

– Vous abusez de la situation mademoiselle la novice... »

Il sortit sous la pluie. Elle vit ses yeux rieurs une dernière fois sous le parapluie.

L'homme n'avait pas bougé. Il était toujours recroquevillé. Il avait été poussé dans un coin comme une chose qu'on range pour s'en servir plus tard. Germaine s'approcha.

« Tournier nous a dit de ne pas nous en occuper. En tout cas, j'ai veillé à ce qu'il n'ait pas plus froid. Il y a de la soupe. Je vous en mets de côté ?

– Ça serait gentil, Germaine. Il reste un bain et de l'eau chaude ?

– Oui, je vous ai réservé une baignoire, mais ne devriez-vous pas commencer par une douche ? » Elle grimaçait devant la crasse qui brunissait le col de l'uniforme.

« Regardez-le, je ne pourrais pas le maintenir sous la douche sans être moi-même trempée. Aujourd'hui nous ne sommes que des femmes ici. En plus je ne sais pas comment il va réagir à l'eau. Vous souvenez-vous du soldat pris de panique sous le crépitement des jets ? » Germaine haussa les épaules d'impuissance.

Claire tira les rideaux d'une cabine et fit couler l'eau chaude des marmites sur l'émail blanc de la baignoire.

En attendant que l'eau refroidisse, elle tenta de déshabiller le soldat. Elle prit doucement un bras et essaya de faire glisser la manche, en vain. Il semblait n'y avoir pas de solution pour tirer ce corps de ses vêtements. Germaine passa le bras dans la cabine et lui tendit une paire de ciseaux.

« Je pensais que vous auriez besoin de ça. »

Claire prit la paire de ciseaux et écouta le bruit du drap sous la mâchoire de l'instrument. Elle ouvrit la manche du manteau, lentement, frottant de temps en temps les jointures de ses doigts rougies par la morsure métallique. Pour la chemise cela irait plus vite se rasura-t-elle, et après une petite gymnastique des doigts, elle coupa le tissu léger. La peau apparaissait, si blanche entre les deux pans gris sale de la chemise. Une peau fine et imberbe. Elle regarda le visage de l'homme. Il n'était pas si vieux que ça. Il devait avoir trente, trente-cinq ans. Il avait une barbe rousse avec deux trous au coin des lèvres et sur le maxillaire. Non décidément, il n'était pas poilu. Il ne devait d'ailleurs pas porter la barbe en général.

« Tu es bête ma pauvre fille, tu penses vraiment à n'importe quoi », s'entendit-elle dire tout haut. Après un hochement de tête, elle reprit la découpe de la chemise.

Le coude rougi par le frottement du tissu faisait saillir l'os sous la peau. C'était la première fois qu'elle voyait un corps aussi fermé. Elle avait peur de le blesser. Chaque mouvement qu'elle lui faisait faire lui demandait un effort important, comme s'il se refusait à la suivre dans les gestes qu'elle proposait.

Le côté droit était libéré de ses frusques racornies et tannées par la crasse. Claire l'attrapa par les genoux et le fit pivoter sur les hanches. Il ressemblait à une momie comme elle en avait vu dans le *Journal de psychologie* de Tournier. Elle regarda ses mains, et reprit la paire de

ciseaux. Le pantalon tomba à son tour. Les chaussures en dernier, se dit-elle.

L'odeur de ce corps négligé depuis trop longtemps ne l'empêchait pas de prendre soin de lui comme s'il s'agissait d'un nourrisson, avec la même délicatesse. Il lui restait les cheveux et la barbe. Elle choisit le rasoir en meilleur état et commença par soulever les mèches du front. Les poux couraient devant la lame. Contre ces vermines qui pullulaient dans les wagons à soldats, c'était le pétrole ou le rasoir. Il ne restait jamais assez de pétrole pour les cheveux, et puis ils repousseraient... Les mèches tombaient, collées de lentes, sur le papier journal qu'il faudrait brûler plus tard. Il ne resta plus qu'un grand corps sec, glabre et blanc couché sur le flanc sur la table carrelée. De quoi pouvait bien souffrir cet homme pour se refuser au monde avec tant de force.

L'eau fumait encore à côté. Claire interpella les brancardiers. Escudier qui passait par là arrivait déjà pour l'aider, saisissant de mauvaise grâce le corps sale.

« Ce qu'il est lourd, même sans ses cheveux, souffla-t-il en le prenant dans ses bras.

– Il est pourtant tout maigre, constata Claire.

– Va, n'empêche qu'il a les os lourds votre soldat. »

Claire s'accroupit à côté de la baignoire et se pencha sur l'homme qui n'avait rien manifesté pendant la manipulation. Dormait-il ? Ce genre de sommeil l'inquiétait. La respiration était calme. Il n'avait que peu de séquelles apparentes de la guerre. Sous son gant mousseux de savon, deux cicatrices relativement anciennes. Comme deux larmes au coin des yeux. Deux éclats qui auraient pu le rendre aveugle. Une explosion, une grenade ? Elle lui rinça le visage. De quelle couleur étaient ses yeux ? Qu'avaient-ils vu de si affreux qu'il ne souhaitât plus les rouvrir ?

Aucun coup visible sur cette tête harmonieuse. Le crâne était lisse et légèrement bleuté après le rasage.

Claire entama le savonnage du corps. Elle se sentit un peu dépassée par la tâche. Ce n'était pas la première fois qu'elle lavait un corps d'homme, mais la rigidité musculaire de celui-ci était contraignante. Comment passer le gant dans le pli du coude alors même qu'elle ne pouvait y accéder des yeux.

Un rayon glissa sur l'émail, le soleil la rejoignait enfin. Comment allait-elle s'y prendre ? Appeler Germaine à l'aide ? Mais un bataillon d'infirmières n'y suffirait pas. Elle regarda autour d'elle. Elle saisit le savon, un gros carré estampillé du blason de Marseille et le laissa tomber au fond de l'eau. Le bruit de tôle la surprit. Elle immergea ses mains et fit tourner l'eau chaude. Lorsque le savon eut coloré de blanc le bain, elle le sortit. Tout coûtait cher en temps de pénurie, le savon aussi.

Claire, doucement, étala le liquide savonneux sur les épaules de l'homme et frotta au gant. La peau morte se détachait des omoplates, de la base du cou et flottait à la surface comme des paillettes de lessive grises. Chacun des bras lui demanda des efforts considérables, si bien qu'elle se reposa sur son tabouret avant de se pencher sur les jambes. Elle fouilla dans ses poches et sortit des mouchoirs de sœur Marthe, son paquet de cigarettes bleu et la boîte d'allumettes.

... C'est calme la mort, c'est silencieux.

Je suis en train de mourir. C'est bien. Je n'ai pas peur...

Pourquoi je ne me souviens pas ?

C'est l'oubli.

Je me souviens de... Victor Hugo ?

Que garde-t-on de soi dans la mort ? Des poèmes ? C'est ridicule...

D'où vient ce bruissement continu dans mon âme ?

C'est pareil au vent, des sons invisibles. Je voudrais voir. J'ai aimé regarder, je le sais.

Qu'ai-je retenu de cette vie ? Le silence. Le silence de mon corps... Je n'ai plus de corps. Je flotte...

Il fait chaud. Il fait noir. Je suis bien. Je n'entends plus ces bruits de mon âme. C'est apaisant.

Non. Je suis aspiré, tordu. Tout me pousse. On m'écrase ! Je n'ai pas vraiment mal mais c'est angoissant. On s'agrippe à moi. La brusque lumière m'étouffe. On me frappe. Je crie. J'entends mon cri. Je brûle dans mes poumons. Je m'étrangle, je suffoque, je crache. Je veux que ça cesse.

Je la vois. Je la vois du dessus. Elle est couchée. Elle sourit. Elle me tend les bras. Elle me tient fort. Sa peau. Je veux rester sur sa peau. C'est chaud. Je suis bien. Elle me caresse. Je sens ses mains sur moi.

Je suis né. J'ai existé.

Claire laissa s'échapper de son nez la fumée et souffla le reste dans le rayon de soleil, en volutes florales qui caressèrent la poitrine de l'inconnu. Elle avait lavé les bras, dessus, dessous, mais les mains pas encore. Il fallait lui couper les ongles, avant. Claire se pencha sur lui, laissant sa cendre tomber dans le bain dans un grésillement à peine audible d'insecte qui s'envole. Sur les doigts de l'homme des traces jaunes entre l'index et le majeur gauche. Il était fumeur et gaucher. Tournier ne manquait jamais une occasion de lui faire remarquer leur propre tabagie et celle de tous les soldats rentrant du front. Elle se remit accroupie contre la baignoire et, comme un léger filet de brouillard, lui souffla un peu de fumée sur le visage. Claire attendait une réaction, mais la respiration de l'homme ne modifia pas sa cadence. Les narines ne papillonnèrent pas plus. Elle reprit sa

place sur le tabouret et finit sa cigarette, la tête en arrière pour soulager sa nuque.

Les jambes, encore plus fortes que les bras, ne lui laissèrent que la place pour le gant seul dans le pli des genoux. Le tenant par deux bouts, longuement, elle insista afin de laver correctement ce recoin inaccessible.

«Tenez-vous droite, vous allez vous faire mal au dos !»

Claire sursauta et lâcha le gant, ce qui fit rire Germaine. Elle essuya l'eau qu'elle avait jetée au visage de l'homme.

«Je suis désolée. Je ne voulais pas vous effrayer. Ça fait presque une heure que vous le lavez, je venais aux nouvelles...

– Tout va bien. C'est juste beaucoup plus long et plus physique que je ne pensais !» Claire montra ses avant-bras rougis par l'effort et l'eau.

«Il va finir par fondre, constata Germaine.

– Si seulement... Au moins je n'aurais pas à le sécher. Vous voyez, j'ai peur de le blesser avec les serviettes. Sa peau est si fragile, on dirait celle d'un vieux.

– Je vous aiderai, si vous voulez.

– Il faudra aussi trouver Escudier pour le sortir de la baignoire. Croyez-vous que je pourrais avoir encore un peu d'eau chaude ?

– Nous n'avons pas beaucoup de bois... Ne parlons pas du charbon, se contenta de signaler Germaine avec un haussement d'épaule.

– Alors j'y retourne.» Claire tourna le dos à Germaine qui la laissa travailler.

La seconde jambe ne fut pas plus souple, mais la technique de Claire s'affinait. Après les avoir brossés, elle coupa les ongles des doigts avec d'infinies précautions. Plats mais longs comme ceux d'une fille. La demi-

lune très pâle de leurs racines était absente du petit doigt. Elle regarda les siens. L'arc rosé n'y était pas non plus. Peut-être en était-il ainsi pour tous. Elle frotta les taches de nicotine qui ne s'estompèrent pas. Il avait des mains étroites, il ne devait pas exercer un travail manuel. Elle pensa au moulage de mains sur le bureau de Tournier. Il avait retenu son attention alors qu'elle le rencontrait pour la première fois. Tournier cherchait des infirmières pour faire face à l'afflux de fous qui arrivaient du front fin 1914. Il était submergé et devait faire le tri entre ceux qui simulaient et les « mentaux » comme il disait. On l'avait fait entrer dans le bureau en attendant qu'il arrive. Elle était restée un temps sans bouger sur la chaise, puis lasse, elle avait pris le moulage pour le regarder de près. Il était en plâtre vieilli, signé Léontine au-dessous. Les mains maigres se rejoignaient comme pour prier sans jamais aller jusqu'à se toucher complètement. Tournier était entré silencieusement. Elle pensa qu'il avait eu peur de la surprendre et qu'elle ne fasse tomber le moulage. Il avait refermé la porte qui avait grincé un peu, juste pour signifier qu'il y avait quelqu'un, sans menace non plus. Elle avait reposé les mains sur le bureau.

« Ma fille est artiste, s'était-il contenté de dire pour clore l'événement. Vous serez notre plus jeune infirmière. Vous vous appelez Claire Brazier ?

– Oui monsieur.

– Les fous ne vous inquiètent pas ? Vous êtes jeune, vraiment... » Il avait dit ça comme une mise en garde et ses sourcils en bataille s'étaient froncés pour appuyer le discours.

« Non. Je travaille à l'hôpital Saint-Joseph depuis un an. Je veux devenir religieuse, je fais mon noviciat.

– Nous verrons bien... » Le ton manquait de conviction, mais Claire savait le besoin pressant qu'il avait de nouvelles infirmières. « De toute façon je n'ai pas le

choix, il faut du monde », avait-il conclu en refermant le dossier de Claire.

Il s'était levé pour annoncer la fin du rendez-vous, pressé de reprendre le travail.

« Vous commencerez demain par les toilettes. Allez voir sœur Claude, elle vous expliquera le fonctionnement de l'asile. Vous verrez, je m'absente souvent pour des expertises auprès des tribunaux militaires. Je siège aussi à la Société médico-psychologique. C'est pour cette raison que j'ai besoin de gens de confiance ici. »

Il lui avait serré la main puis était sorti sans plus de commentaires. Claire l'avait trouvé un peu trop sec, mais n'avait rien dit, se promettant de faire de son mieux.

Escudier arriva à son appel. Il nettoya le sexe de l'homme, ce que Claire apprécia. Bien sûr, elle s'était déjà retrouvée seule et avait bien été obligée de le faire, mais elle ne trouvait pas ça très en accord avec son choix de vie. La présence d'Escudier lui rappela qu'il lui avait plusieurs fois proposé de le faire à sa place. Il ne trouvait pas normal qu'une novice ait à accomplir ce genre de toilette. Son jeune fils Pascal venait à la chorale que dirigeait Claire à l'église Saint-François. Ils se connaissaient un peu, pour se voir régulièrement à la messe. Ils n'avaient jamais vraiment échangé de choses profondes, mais Claire avait de l'affection pour ses manières un peu bourruées.

Ils sortirent l'homme de la baignoire après l'avoir rincé à l'eau tiède. La peau se couvrit de chair de poule. Le corps réagissait par automatismes, mais Claire n'avait rien constaté de plus. Escudier l'aida à le sécher. Ils passèrent les serviettes avec délicatesse en faisant attention de ne pas le blesser. Des veines bleues couraient sous la peau diaphane.

« C'est un garçon soigné... dit Escudier pour lui-même.

– Comment ça, un garçon soigné... l'interrogea Claire.

– Il écrit souvent. Vous n'êtes pas arrivée à faire partir la tache d'encre. »

Claire se rapprocha de lui et regarda attentivement le majeur droit que tenait le brancardier.

« Là. Il a la bosse de l'écrivain. » Escudier pointait, sur la dernière phalange, un petit renflement noir. Un cal rugueux, gros comme un grain de tapioca gonflé dans l'encre.

« J'ai cru que c'était un second tatouage, avoua Claire. Je le croyais gaucher à cause des traces de nicotine sur l'autre main.

– Je vous dis que c'est un écrivain. Il fume quand il écrit. Fin du mystère. »

Escudier fit un clin d'œil à Claire.

« Vous avez raison. Les choses sont tellement plus simples avec vous.

– On l'habille maintenant ? »

Ils mirent encore un temps infini pour lui passer une chemise de nuit propre, mais leur patience récompensée, ils reculèrent pour admirer leur travail.

« Il ne ressemble plus au vagabond de ce matin, mais à un homme qui dort, paisiblement », se contenta d'observer Escudier, les bras croisés sur la poitrine.

Le regard satisfait, sa main frotta sa barbe rêche dans un bruit d'herbe sèche qu'on fauche. Il avait mis les protections dans le caleçon de l'homme. Il savait qu'à l'asile, des religieuses plus âgées s'en occuperaient à la place de Claire. Il se retira avec les vêtements sales. Claire l'interpella alors qu'il partait. Elle avait oublié de vider les poches du manteau. Il y avait peut-être quelque chose de lui. Le brancardier ne trouva qu'une enveloppe.

« Elle est vide, s'étonna Claire. Il n'y a rien d'autre ?

– Pas même sa feuille de route. Rien », constata Escudier avec un regard désolé.

Claire mit l'enveloppe adressée à *Monsieur et Madame Antoine Jacquet, 5, rue de la Providence, Annecy* dans sa propre poche. Tournier devait l'attendre à la « cantine ». C'était le nom qu'ils avaient donné à l'ancienne salle de garde qui ne servait maintenant qu'aux repas. Les plaisanteries de carabins n'avaient plus de lieux consacrés et s'étaient éteintes doucement à l'arrivée croissante des gueules cassées. Les médecins de retour du front ne remplissaient plus leurs devoirs de traditions. Mais tout cela reprendrait bientôt, et Claire écrivait une nouvelle cantine.

Tournier l'attendait effectivement, fumant une cigarette, attablé devant leur casse-croûte. Elle le regarda un instant avant de le rejoindre. L'approche de Noël était douloureuse chez les Tournier depuis que leur fille, fiancée à un jeune médecin de Grenoble, s'était donné la mort un an plus tôt. Elle s'était jetée dans le lac, de l'île aux Cygnes, tenant dans sa main la lettre de son futur beau-père lui annonçant la mort du jeune aspirant, dans les Ardennes. Son corps avait été retrouvé deux jours plus tard, échoué devant les grilles de l'asile. Les jardiniers l'avaient attrapée par sa robe avec leurs râteaux, avaient séché et coiffé la tête de l'enfant avant d'appeler son père. Claire, prévenue de l'arrivée de Tournier, l'avait attendu devant le hangar à bateaux. Elle avait plusieurs fois rendu visite à madame Tournier et sœur Marthe avait pris la suite depuis janvier.

Madame Tournier ne donnait aucun signe d'amélioration et le professeur redoutait sa mort. Il expliquait que le travail lui avait permis de surmonter l'épreuve.

Sa femme demeurait assise devant sa fenêtre, à décrire la robe gonflée de leur fille entrant dans l'eau.

Tournier se tenait droit, la main en l'air agitant sa cigarette sur une musique secrète. Il aimait Claire, peut-être parce qu'elle avait le même âge que sa fille. Il l'accueillit avec gentillesse.

« Eh bien dites-moi, vous travaillez tard ce matin. Qui est votre patron que je lui astique les oreilles ?

– C'est un sale bonhomme qui ne se souvient jamais que les religieuses se lèvent pour matines et déjeunent à cinq heures du matin.

– Heureusement que je vous ai apporté un casse-croûte au jambon et aux cornichons. Ne le dites pas, mais nous avons une gourde de vin de Savoie, des pommes de mon verger et du tabac. Que demande le peuple ?

– Un nom à notre inconnu », dit Claire se saisissant du morceau de pain que lui tendait Tournier.

« Alors, qu'en est-il de ce monsieur l'Inconnu ?

– Trente, peut-être trente-cinq ans, aucune réaction, pas de traumatisme visible du crâne. Des cicatrices sur le visage, sur le dos un petit tatouage. Un tigre. Les pieds semblent être les seuls à avoir souffert de la vie dans les tranchées. Il est en bon état physique apparent. Il ne portait qu'une enveloppe vide dans ses poches. C'est le seul indice que nous ayons. Il y a un nom et une adresse inscrits dessus.

– Dès que nous aurons fini de manger, j'irai l'examiner. » Tournier, qui avait à peine parlé, croquait déjà dans la pomme. Claire avalait plus vite, mâchant rapidement le jambon au risque de s'étrangler, puis elle prit la pomme et la glissa dans sa poche.

« Une dernière gorgée et on peut y aller si vous le souhaitez. »

Claire était presque debout, déjà, remplissant son rôle de fille attentive. Tournier calma sa bonne volonté de la

main, roula du tabac en une cigarette approximative et lui signifia qu'ils avaient le temps.

« Il nous attendra bien un peu encore, non ?

– Je ne crois pas qu'il parte sans nous... » Elle rit, la main devant la bouche.

Ces petites mines rappelaient la jeunesse de l'infirmière à Tournier qui, comme les autres, tendaient à l'oublier. La guerre avait fait don de sérieux, de gravité et de maturité à la jeune fille. Tournier, qui lui avait demandé beaucoup dès le début, essayait, depuis la fin du conflit, de lui rendre la légèreté due à son âge.

Après leurs cigarettes, ils se rendirent au chevet du nouveau patient. Claire guida Tournier à travers les rideaux des box. Il l'ausculta du mieux qu'il put, l'homme devant être manipulé à deux, afin de délier son corps. Effectivement, il ne présentait aucun signe de coup sur la tête. Tournier avait maintes fois mis Claire en garde contre la phrénologie, cette étude des bosses du crâne susceptible de définir la propension de chaque individu à une activité référencée à l'emplacement de cette bosse. Elle avait lu les résultats d'une étude dans une des revues auxquelles Tournier était abonné et avait cherché sur sa tête à elle les talents qu'elle pensait ignorer. De retour au bureau, elle avait avoué son absence de bosse, ce qui avait longtemps fait rire Tournier. Pendant quelques jours, il lui avait demandé si elle avait enfin trouvé la bosse de l'intelligence. L'homme, comme Claire, en était exempt.

Tournier lui proposa de ramener l'inconnu à l'asile après qu'il aurait lui-même emmené un autre patient qu'il avait examiné avant le repas.

« Je vous renvoie l'ambulance dans une demi-heure. »

Tournier commençait à partir lorsque Claire lui demanda :

« Saint-Joseph a une porte qui donne sur la rue de la Providence, je peux y passer avant.

– Rendez visite aux Jacquet demain. Prenez le temps de nourrir ce monsieur et de l'installer dans sa nouvelle chambre sans oublier de prévenir les autres infirmières... La journée passe vite aujourd'hui. Je ne veux pas discuter avec votre mère supérieure de vos étranges horaires de novice une fois encore. »

Il lui fit un sourire de connivence avant de partir. Tournier avait maintes fois débattu avec sœur Agnès. Il avait expliqué combien la perspicacité de Claire et son empathie pour les aliénés étaient importantes pour le bon fonctionnement de son service. Il était le premier surpris par la capacité d'une si jeune femme à saisir les difficultés des patients mentaux et par son efficacité dans les soins. Sa seule présence semblait apaiser les malades. Il l'aurait volontiers formée à la psychanalyse, mais cela ne lui paraissait pas approprié pour une future religieuse. Elle avait, de toute évidence, déjà acquis par elle-même les techniques de la thérapie par la parole. Il essayait de faire croire qu'il l'ignorait mais leurs discussions le démentaient. Cela semblait ravir la jeune novice qui en profitait pour le chahuter et s'amusait à le contredire.

Claire se réchauffait les mains autour du bol de soupe. Elle n'avait pas froid, mais comme par réflexe, elle les garda serrées jusqu'à sentir la brûlure de la faïence. Germaine lui avait donné un grand bol.

« Il est tout maigre cet homme, avait-elle fait remarquer.

– Pas tant que ça... » avait râlé Escudier qui passait par là, conduisant un soldat unijambiste aux douches.

La soupe était chaude et sentait bon les légumes d'hiver. Elle avait calé l'homme avec des oreillers pour qu'il ne soit pas trop couché sur le côté. Elle avait peur qu'il s'étrangle. Elle plongea la cuiller dans l'épaisseur cuivrée de la soupe. Il devait y avoir beaucoup de carottes. Elle souffla vers lui les arômes et posa le métal tiède sur ses lèvres. L'homme garda la bouche close. Claire alors abaissa le menton avec sa main gauche et vida la soupe doucement. La soupe n'était pas trop chaude et l'homme déglutit. Claire regarda monter et descendre la pomme d'Adam. On pouvait le nourrir sans trop de difficultés. C'était pour ça qu'il était toujours en vie, pensa-t-elle. Elle remercia les infirmières qui l'avaient précédée. La soupe remplissait lentement l'estomac de l'homme qui reprenait des couleurs. La chaleur du repas et les couvertures toujours amassées sur son lit le firent rosir un peu. Elle éplucha la pomme du jardin de Tournier et une fois découpée elle l'écrasa en purée au fond du bol. L'homme mastiqua légèrement la pomme parfumée.

Il est comme un petit moineau, pensa-t-elle. Elle lui caressa la joue rasée par ses soins et fredonna une chanson de son enfance à propos d'un petit oiseau blessé.

Les rideaux s'envolèrent autour de Claire. Elle sortit du box pour voir si Rémi l'ambulancier venait d'entrer à la désinfection. Elle lui fit un signe qu'il ne vit pas. Escudier le poussait fermement vers Claire avec le brancard qu'il portait déjà sous le bras.

« Cette fois-ci c'est la bonne ? Il rentre avec vous ? » C'était plus une affirmation d'Escudier qu'une interrogation, mais Claire confirma de la tête.

« Attention aux couvertures. Il est en chemise et nous en décembre... »

Lorsque les brancardiers le soulevèrent, Claire

entr'aperçut, dans un rayon de soleil, ses yeux qui s'ouvraient. L'homme cilla deux fois puis les referma paisiblement. Claire se pencha sur lui, arrêtant du même coup les brancardiers.

« Monsieur ! Monsieur ! Nous sommes là. Vous êtes à Annecy. La guerre est finie. Monsieur ? »

L'homme ne réagit pas. Claire sentit qu'elle avait envie de le secouer. Cela la fit sourire. Elle voyait encore ses réactions d'enfant, ces moments où elle voulait que les événements se pressent.

L'homme reposait calmement comme l'instant auparavant. Claire ferma les yeux pour se souvenir de la couleur exacte des iris cachés maintenant derrière les paupières closes. Elle pensa aux premières feuilles de peupliers, de bouleaux. Un vert clair et lumineux, avec de l'or et pas de blanc comme parfois dans les yeux bleus. Ce qui l'avait le plus surprise, c'était la jeunesse du regard. Peut-être s'était-elle trompée sur son âge. Ce grand corps maigre paraissait vieux, mais il ne l'était peut-être pas tant. La guerre flétrissait tout. Il avait les yeux verts, un profil fin, une bouche ciselée, des oreilles délicatement ourlées. Elle s'arrêta. Le nez suivait une courbe parfaite avec, juste au-dessus des narines, un petit plat parallèle à sa lèvre supérieure. Cela lui donnait un air sculpté dans un bel ivoire. Les cils clairs et longs comme ceux d'un enfant, des joues creuses sous des pommettes hautes. Il était très beau. Enfin, il avait dû être très beau.

Elle monta à l'avant avec Rémi l'ambulancier, qui lui avait donné ses premières et seules leçons de conduite. Cela n'avait pas vraiment été prévu, mais elle s'était un jour retrouvée au volant, avec Rémi qui lui expliquait les manœuvres tout en maintenant à bras le corps un aliéné à

l'arrière de la voiture. Depuis, il ne la laissait plus monter à côté des patients, qu'il enfermait à clé.

Claire regardait à travers la vitre qui la séparait de l'inconnu. Elle crut voir qu'il ouvrait à nouveau les yeux, mais de là où elle était, elle ne pouvait pas en être certaine.

« Il ne devrait pas trop bouger celui-là, commenta Rémi en évitant les soldats dans la cour.

– Non, c'est vrai. Il a juste ouvert les yeux et je ne sais même pas s'il voit. » Claire appuya sa tête sur le montant de la portière.

« Ça va ? Vous n'avez pas l'air en forme.

– Juste un peu de fatigue. Ce n'est rien. » Elle ne le regardait pas.

Rémi savait qu'elle pouvait s'endormir en un instant et la laissa se reposer. Au passage du portail, un jeune médecin joignit ses deux mains puis les colla contre son oreille en inclinant la tête sur le côté, les yeux fermés. Rémi sourit. Claire devait déjà s'être endormie.

Le brutal silence du moteur la réveilla. Elle sauta de l'ambulance pour aider Rémi à sortir son patient, puis elle héla un infirmier qui se trouvait devant la porte. Il y avait toujours quelqu'un qui semblait attendre, comme une vigie. Les murs de l'asile formaient une haute enceinte autour des jardins. Claire aimait particulièrement s'y promener avec ses patients et se demanda comment elle promènerait l'inconnu. Peut-être avec un brancard à roulettes. Ce fut avec ce drôle d'engin que réapparut l'infirmier pour transporter l'homme vers sa chambre. Claire entra. Elle voulait savoir si sœur Claude avait été prévenue de leur arrivée, si Tournier avait donné une chambre à ce nouveau patient.

« Il est en chambre d'isolement en bas, sur le cloître », répondit la grande infirmière de garde.

Tournier ne voulait pas le mettre en présence d'autres patients, jusqu'à nouvel ordre. Il pensait qu'il était préférable de le connaître un peu avant. Rémi prit le chariot et roula l'homme le long de quelques couloirs de pierre où tout résonnait. En dehors du fait qu'il y faisait froid l'hiver et juste bon l'été, Claire aimait les grosses pierres du sol. Elles étaient devenues lisses et miroitantes au fil des siècles. Tant d'hommes et de femmes les avaient martelées de leurs talons, d'abord pour prier dans cet ancien couvent, puis pour guérir dans le nouvel hôpital et enfin pour se faire soigner à l'asile.

Ils avaient tourné vers le cloître. La chambre de l'homme serait, au moins pendant un temps, une petite cellule blanche de chaux, avec une fenêtre donnant sur le lac, et une porte lourde, en chêne de Rumilly. Elle alluma un feu pendant que Rémi installait l'homme dans son lit. Claire se retourna au bruit qu'il fit sous le poids du corps sans réaction.

« Il a les os lourds votre soldat. » Il était encore rouge d'efforts, à moins que ce ne fût à cause des jeunes flammes, pensa Claire en soufflant dessus.

« Oh, ce n'est pas la première fois qu'on me le dit aujourd'hui. Je vais finir par le croire », le taquina-t-elle en se redressant devant le feu qui avait pris. Elle se réchauffa un instant. Décidément, elle devait être fatiguée pour avoir envie, ainsi, de se tenir à la chaleur. Elle se tourna vers Rémi qui sortait. Dans la famille de l'ambulancier, un homme était revenu du front et elle le retint.

« Avez-vous des nouvelles de votre beau-frère ? »

– Il est rentré il y a quelques jours. Ma sœur m'a dit de passer, mais je n'ose pas les déranger... Ils ne se sont pas vus depuis trente mois... J'aurais l'air de quoi... »

Il souriait en coin. Ses nouveaux cheveux blancs donnaient un air doux à son visage. Claire lui aurait bien répondu que l'on est toujours le bienvenu chez sa sœur,

mais elle préféra se taire, un peu lasse, et elle n'avait pas fini de s'occuper de son nouveau patient.

« Vous les embrasserez de ma part la prochaine fois que vous les verrez. Ne tardez pas trop. »

Claire prit les couvertures de Saint-Joseph et les tendit à Rémi afin qu'il les remportât et elle les remplaça très vite par les édredons de l'asile. Elle fit un signe de la main à l'ambulancier qui refermait la porte derrière lui, silencieusement. Elle cala l'homme sur le côté gauche pour qu'il profitât de la lumière du jour. Après quelques aménagements, elle le laissa au chaud. Elle devait encore passer au bureau de Tournier pour lui dire que l'homme avait ouvert les yeux.

Elle sourit en entendant Tournier lui répondre : « Il a les yeux verts... Vert, jeune feuille de peuplier... »

Les yeux chocolat de Tournier semblaient se moquer d'elle. Claire aimait ces moments de joie à ses dépens, car ils n'appartenaient qu'à eux. Depuis la mort de sa fille elle n'avait que rarement vu les fossettes de Tournier se creuser et ses moustaches pointer vers le ciel. Elle en profitait jalousement, quitte à forcer sa nature farfelue.

« Je passerai le voir demain, venez avec moi, on ne sait jamais, il cherche peut-être à connaître la jeune personne qui a une si jolie voix. En attendant, allez vous coucher, vous avez l'air vraiment fatigué. » Le coude appuyé sur son sous-main, il tenait entre l'index et le majeur ses moustaches comme pour les friser.

« J'ai une jolie voix ? »

Claire sourit et sortit en faisant tourner sa robe de novice. Elle entendit Tournier contenir un rire alors qu'elle fermait la porte derrière elle.

Il faisait nuit déjà. Le couvent en pierres blanches, majestueux au-dessus de la ville, se cachait encore à

ses yeux. La préparation des fêtes de Noël était, cette année, particulière, ce premier Noël sans guerre. La guerre avait duré une éternité. Claire regarda ses mains sous la lune. C'étaient des mains de vieille. Elle pouvait y lire ces temps de rigueur, de douleur et de peine.

Sur la table du réfectoire, sous une cloche en tissu matelassé, son plat l'attendait. Elle essayait toujours de rentrer pour le repas de dix-sept heures. Parfois, Marthe lui tenait compagnie si elle mangeait seule. Claire reconnut son pas dans son dos. Marthe marchait doucement, seule sa robe bruissait. Elle s'installa en face de la novice, un doigt sur les lèvres. Marthe était déjà en silence pour la nuit. Claire aimait le silence. Elle passait toutes ses journées à trouver les mots qui apaisaient, soulageaient, alors, elle finissait par s'enrouler dans le calme des couloirs avec la conviction que là était sa place. Dieu n'était-il pas dans le silence ?

Jeudi 5 décembre

Le soldat n'avait pas bougé. Ses yeux clos ne cillèrent pas lorsque Claire posa sa main glacée sur sa joue. Cette nuit, elle avait rêvé de lui et, dans son rêve, il s'était étiré en souriant comme un enfant aurait pu le faire, dans un miaulement. Claire s'était réveillée confuse, sans parvenir à comprendre l'origine de son trouble.

Il respirait calmement et elle lui caressait le front lorsque Tournier rentra dans la chambre.

« Alors, il dort toujours notre grand muet ? » dit-il en faisant le tour du lit pour venir se placer à côté de Claire, dos à la lumière. Ses traits étaient chiffonnés. Il n'avait